

Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie

In: Genèses, 21, 1995. pp. 75-95.

Résumé

■Peter Schöttler : Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie Contrairement à un préjugé répandu, les Annales de Marc Bloch et de Lucien Febvre n'ont pas « ignoré » le nazisme, mais tenté d'expliquer dans de nombreux articles sa genèse et ses particularités. Ainsi, reprenant les travaux de L. Varga, Febvre proposa d'analyser le nazisme termes de mouvement socio-culturel non de doctrine. Durant la guerre, directeurs des Annales furent de façon directe au joug nazi : arrêter continuer la revue, telle fut la alternative dont ils durent débattre. Tandis que plusieurs commentateurs récemment accusé Febvre d'« accommodation », voire même de avec le régime d'occupation, reconstitue les conditions concrètes conflit entre Bloch et Febvre et pour une compréhension plus du comportement de ce dernier.

Abstract

Marc Bloch and Lucien Febvre in the face of Nazi Germany Contrary to a widespread preconception, the Annales of Marc Bloch and Lucien Febvre were not « unaware » of Nazism, but attempted to explain its genesis and particularities in a number of articles. Thus, in discussing the work of L. Varga, Febvre proposed to analyze Nazism as a socio-cultural movement and not as a doctrine. During the war, the editors of the Annales were directly confronted with the yoke of Nazism in the form of the terrible choice between discontinuing or continuing to publish the revue. Whereas several commentators have recently accused Febvre of « accommodating » or even « collaborating » with the occupying regime, the author reconstitutes the facts involved in the conflict between Bloch and Febvre, arguing in favour of a more impartial understanding of the latter's behaviour.

Citer ce document / Cite this document :

Schöttler Peter. Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie. In: Genèses, 21, 1995. pp. 75-95.

doi : 10.3406/genes.1995.1325

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1995_num_21_1_1325

MARC BLOCH

ET LUCIEN FEBVRE

FACE À

L'ALLEMAGNE

NAZIE

*Pour Hans Mommsen**Peter Schöttler*

L'histoire dont il va être question ici est à la fois bien connue et mal connue¹. Bien connue, car l'attitude critique des fondateurs des *Annales* vis-à-vis de l'Allemagne nazie et la participation active de Marc Bloch au mouvement de la Résistance ont souvent été évoquées. L'exécution de Bloch par la Gestapo, le 16 juin 1944, ne cesse de nous impressionner et de nous émouvoir. Mais cette attitude exemplaire, comme tous les gestes héroïques, eut pour conséquence de produire une aura, une image idéalisée, peu propice à l'analyse scientifique. Si bien que le martyr du grand historien a contribué à reléguer au second plan l'analyse de ce qui s'est «réellement passé» aux *Annales* durant cette dramatique décennie. Il suffit de jeter un coup d'œil dans les travaux historiographiques, pour se rendre compte que les analyses concrètes du régime hitlérien publiées par les collaborateurs des *Annales* durant les années trente ont longtemps été ignorées ou sous-estimées². En ce sens, l'attitude de Febvre et de Bloch face au «Troisième Reich» se trouve fort mal connue : comme si les deux hommes n'avaient rien écrit à ce sujet et comme s'ils avaient adopté une position plus ou moins floue, purement académique, vis-à-vis du danger nazi. Ainsi, Carlo Ginzburg, dans sa polémique avec Georges Dumézil, a cru pouvoir reprocher à Bloch d'avoir sous-estimé la tendance «nazie» d'un livre dont il rendait compte en 1939³. Quant à Febvre, voilà des années que divers auteurs lui reprochent d'avoir continué la publication des *Annales* durant la guerre, contre l'avis de Bloch et malgré les contraintes imposées par le régime d'occu-

1. Cet article reprend le texte d'une conférence donnée le 9 février 1995 à l'Institut Historique Allemand de Paris. Je remercie tout particulièrement M. Werner Paravicini, directeur de l'Institut, pour son invitation, ainsi que Bertrand Müller pour une relecture critique du manuscrit.

2. Pour l'ignorance : cf. Ladislav Myszyrowicz, «L'image de l'Allemagne national-socialiste à travers les publications françaises des années 1933-1939», in *Les relations franco-allemandes 1933-1939*, Paris, Éd. du CNRS, 1976, pp. 117-136 ; Pierre Ayçoberry, *La Question nazie*, Paris, Le Seuil, 1979 ; pour la sous-estimation : Jean-Pierre Rioux, «Marc Bloch, historien combattant», in *La Liberté de l'esprit*, n° 16, 1987, p. 37 ; Olivier Dumoulin, «Histoire et historiens de droite», in Jean-François Sirinelli (éd.), *Histoire des droites en France*, t. 2, Paris, Gallimard, 1992, p. 365.

3. Cf. Carlo Ginzburg, «Mythologie germanique et nazisme. Sur un ancien livre de Georges Dumézil», *Annales E.S.C.*, t. 40, 1985, pp. 699 et suiv. Cf. Didier Eribon : *Faut-il brûler Dumézil ?*, Paris, Flammarion, 1992.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler

*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

pation⁴. L'un d'eux a même pu écrire que «l'hypothèse d'un Lucien Febvre purement et simplement pétainiste demeure seule acceptable»⁵. La question du rapport de Bloch et de Febvre à l'Allemagne nazie mérite donc d'être réexaminée : sereinement, sans mystification rétrospective, en prenant pour seule orientation la volonté de comprendre. Car comme l'écrit Marc Bloch en pleine guerre : «Jusque dans l'action, nous jugeons beaucoup trop. Il est commode de crier «au poteau!». Nous ne comprenons jamais assez⁶.»

Afin de cerner de plus près le comportement de Febvre et de Bloch durant ces années difficiles, nous tenterons de répondre à trois ou quatre questions, d'ailleurs liées entre elles : comment les fondateurs des *Annales* ont-ils vécu, comment ont-ils vu et perçu l'Allemagne, et plus particulièrement l'Allemagne hitlérienne ? Ont-ils, sur ce plan, vu juste – ou bien se sont-ils trompés sur l'essentiel ? Enfin : comment ont-ils réagi ? Qu'ont-ils fait pour lutter contre le nazisme – ou bien s'en sont-ils «accommodés» au fil des événements ?

Expériences allemandes : avant et après la Grande Guerre

4. Cf. Alain Guerreau, *Le Féodalisme. Un horizon théorique*, Paris, Le Sycomore, 1980, pp. 121 et suiv. ; Daniel Lindenberg, *Les Années souterraines 1937-1947*, Paris, La Découverte, 1990, pp. 102 et suiv. ; Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande 1940-1944*, Paris, Le Seuil, 1995, pp. 322 et suiv.

5. Alain Guerreau, «Les *Annales* E.S.C. vus par un médiéviste», *Lendemains. Zeitschrift für Frankreichforschung*, 6, 1981, n° 24, p. 48.

6. Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, éd. critique établie par Étienne Bloch, Paris, A. Colin, 1993, p. 159.

7. Cf. Peter Schöttler, «“Désapprendre de l'Allemagne” : les *Annales* et l'histoire allemande pendant l'entre-deux-guerres», in Hans-Manfred Bock, Michel Trebitsch, Reinhard Meyer-Kalkus (éds), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années trente*, Paris, CNRS-Éditions, 1993, pp. 439-461.

Febvre, Bloch et l'Allemagne : vaste sujet longtemps inexploré, mais que nous commençons, depuis quelques années, à mieux connaître⁷. Pour les deux historiens, l'Allemagne en tant que voisin et souvent ennemi, en tant qu'espace historique et culturel, mais aussi en tant que foyer de production scientifique, a joué un rôle tout à fait essentiel – de fascination, mais aussi d'aversion, d'attraction, mais aussi de répulsion. Et chacun des deux historiens, qui – faut-il le rappeler ? – n'étaient pas tout à fait de la même génération, Febvre étant né en 1878, Bloch en 1886, chacun des deux a donc établi un rapport particulier à l'Allemagne : l'un à travers des lectures surtout, l'autre, par contre, à travers sa connaissance de la langue et un séjour d'études de deux semestres à Leipzig et à Berlin en 1908/1909 – s'exposant ainsi, sur place, aux charmes et aux excès de la *Wissenschaft* germanique. Car il est bien évident que la vie universitaire allemande et les usages de l'enseignement en vigueur durent apparaître au jeune Bloch, comme jadis à son maître Seignobos ou à d'autres étudiants français parachutés en plein *Seminar*, certes impressionnants, d'un point de vue strictement

scientifique et érudit, mais péchant néanmoins par l'auto-ritarisme de leurs formes pédagogiques et l'atmosphère nationaliste ambiante⁸.

De son «année allemande», Marc Bloch a retenu une connaissance intime des rites universitaires d'outre-Rhin. Elle lui servira notamment dans ses correspondances, en tant que co-directeur des *Annales*, avec ses collègues allemands ainsi que lors des congrès internationaux auxquels il participera⁹. Anecdote significative : il insistera beaucoup auprès de Lucien Febvre pour qu'ils se fassent faire tous les deux des cartes de visite mentionnant le fameux titre de «*Prof. Dr.*», «indispensable notamment en Allemagne¹⁰». Par ailleurs, Bloch rapportera d'Allemagne l'habitude d'utiliser quotidiennement, sans la moindre hésitation et sans le moindre effort, la littérature scientifique germanique, les dictionnaires et les outils de travail allemands, les multiples revues et collections érudites, qu'il avait découvert à Leipzig et Berlin. Il ira même jusqu'à dépouiller régulièrement le *Deutscher Literaturanzeiger* de la «Bibliothèque allemande» de Leipzig – l'équivalent de la Bibliothèque Nationale – afin d'être toujours au courant des dernières parutions et de pouvoir demander sur le champ un *Rezensionsexemplar* aux éditeurs.

Mais dans quelle mesure ce séjour en Allemagne a-t-il marqué l'approche scientifique de Marc Bloch ? N'a-t-il pas forcément rapporté dans ses bagages quelques idées, quelques notions, voire quelques concepts appris de ses maîtres ? Ou quelques tours de main, quelques méthodes, quelques préférences qui ont pu, à la longue, contribuer à sa façon particulière de *faire* de l'histoire ? Il serait dangereux de répondre à ces questions par un oui ou par un non ou de spéculer en termes d'«influence». Ce qui est sûr, c'est que Marc Bloch avait déjà été formé à Paris, avait déjà passé l'agrégation et même choisi un sujet de thèse, *avant de partir* pour l'Allemagne. Nourri de Vidal de la Blache et de Durkheim, il n'y découvrirait donc pas l'Amérique. Il avait même déjà lu et digéré les livres de ses futurs professeurs allemands : Schmoller, Bücher, Lamprecht, etc.¹¹ Mais si l'on en juge par les remarques qu'il fera plus tard, ce n'est pas Lamprecht, l'auteur à la mode, qui l'impressionnera le plus. Certes, il lui parut plus humain et pas seulement un de ces vieux *Geheimräte* («conseillers du prince») qui peuplaient les chaires ; mais sa *Deutsche Geschichte* lui semblera toujours contestable et même «fumeuse», ne méritant guère «tout le bruit fait

8. Cf. Hélène Barbey-Say, *Le Voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914*, Nancy, PUN, 1994, et plus spécifiquement : Christophe Charle : *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Le Seuil, 1994, pp. 21 et suiv.

9. Cf. p. ex. sa correspondance avec l'historien de la Hanse, Fritz Rörig, publiée par nos soins : *Cahiers Marc Bloch*, n° 1, 1994, pp. 17-52.

10. Lettre à Lucien Febvre, 8-9-1929, in Marc Bloch, Lucien Febvre, *Correspondance*, t. 1 : *La naissance des Annales, 1928-1933*, éd. par Bertrand Müller, Paris, Fayard, 1994, p. 183.

11. Bibliothèque de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, Registre des prêts, 1904-1908.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler
*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

12. Marc Bloch, «L'Allemagne de l'avènement de Henri IV (1056) à la mort de Louis de Bavière (1347)», *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 2, 1923/24, p. 255. Cf. aussi sa lettre à Lucien Febvre, 18-4-1935 (Archives Nationales, AB XIX, 318 Mi 1).

13. Cf. Bryce Lyon, «Marc Bloch: Did he repudiate *Annales* History?», *Journal of Medieval History*, t. 11, 1985, p. 183 ; Peter Burke, «Die *Annales* im globalen Kontext», *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, n°1, 1990, p. 21 ; Catherine Devulder, *L'Histoire en Allemagne au XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1993, pp. 192 et suiv.

14. Cf. la belle préface de Pierre Toubert à la réédition de ce livre dans laquelle il montre en détail les antécédents et les transferts internationaux qui ont marqué ce champ de recherche : Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, A. Colin, 1988, pp. 5-41.

15. Walther Vogel, «Les plans parcellaires», *Annales d'histoire économique et sociale*, t. 1, 1929, pp. 225-229 (article traduit par Marc Bloch).

16. Cf. Lucien Febvre, *Un destin : Martin Luther*, Paris, Rieder, 1928 ; nouv. éd. remaniée : PUF, 1945 (rééd. : coll. «Quadrige», 1988) ; Albert Demmangeon, Lucien Febvre, *Le Rhin*, Stasbourg, 1931 ; nouv. éd. remaniée : A. Colin, 1935 (cf. mon article «Le Rhin comme enjeu historiographique», *Genèses*, n° 14, 1994, pp. 63-82).

17. Cf. Bertrand Müller, *Bibliographie des travaux de Lucien Febvre*, Paris, A. Colin, 1991.

18. Un volume recueillant ces divers bulletins de recherches et compte rendus de Marc Bloch concernant l'Allemagne est en préparation.

autour d'elle¹²». Contrairement à ce qu'on a pu dire¹³, Marc Bloch – et cela vaut également pour les *Annales* – n'a jamais été un adepte de Lamprecht ; le «système» historique de celui-ci ne l'a jamais tenté et il serait difficile d'en trouver la moindre trace dans un de ses livres.

Par contre, une approche plus spécifique que Bloch, de son propre aveu, a rencontrée à Leipzig et Berlin se retrouve de façon récurrente dans son œuvre ultérieure : la *Siedlungsgeschichte*, l'analyse historique de l'occupation du sol. C'est en effet au séminaire de Rudolf Kötzschke que Bloch a – peut-être pour la première fois – fait connaissance des enjeux et des méthodes d'une histoire agraire interdisciplinaire, telle qu'il la développera lui-même, pour la France, dans son livre de 1931 sur les *Caractères originaux de l'histoire rurale française*¹⁴. C'est d'ailleurs sur ce terrain que les *Annales* organiseront, dès 1929, leur première «enquête internationale», consacrée aux plans parcellaires et à laquelle participera, du côté allemand, Walther Vogel, titulaire de la chaire de géographie historique à l'Université de Berlin¹⁵.

Qu'en est-il, à titre de comparaison, du rapport de Lucien Febvre à l'Allemagne ? Côté voyages, rien. En fait, Lucien Febvre ne mettra pour la première fois les pieds en Allemagne qu'en 1918, lorsqu'il entrera avec sa compagnie à Eupen. Au cours des années vingt, il enseignera régulièrement à Mayence au *Centre d'études germaniques*, sorte d'avant-poste de l'université de Strasbourg. Cependant, les cours qu'il y dispensait, notamment sur l'Allemagne du XVI^e siècle, n'étaient suivis que par quelques étudiants français. Mais les nombreuses publications de Febvre ainsi que les manuscrits de ses cours sont là pour montrer à quel point il maîtrisait la science historique allemande. Pensons à son *Luther* de 1928 ou à son étude sur le *Rhin* de 1931¹⁶, pensons aussi à ses nombreux bulletins critiques et comptes rendus dans lesquels il recensera, dès l'avant-guerre, la littérature allemande¹⁷. Même s'il n'en fit jamais une spécialité comme son ami Marc Bloch qui, entre 1912 et 1943, recensera plus de 500 titres allemands¹⁸ !

Ainsi, lorsqu'en 1933 Hitler arrivait au pouvoir, les deux directeurs des *Annales* connaissaient assez bien ce pays voisin redevenu menaçant. Malgré la consigne internationale de boycotter la «science allemande», ils avaient dès le lancement de la revue cherché la collaboration de

leurs collègues allemands, et ce n'est pas sans un certain étonnement que nous constatons aujourd'hui combien rares étaient ceux qui, du côté allemand, acceptèrent de contribuer à une entreprise aussi hétérodoxe : à côté de Walter Vogel, on ne peut guère signaler que le sociologue Carl Brinkmann et l'historien de la Hanse Fritz Rörig¹⁹.

Soyons clairs : Lucien Febvre et Marc Bloch ont toujours considéré le nazisme comme une aberration, comme un scandale politique – et comme un danger. Républicains et démocrates, proches de la gauche socialiste, ils ne pouvaient que redouter la mise en place d'une dictature fasciste outre-Rhin, source possible d'une nouvelle guerre franco-allemande. Mais quelle signification donnaient-ils à ce « fascisme » allemand ? Comment l'expliquaient-ils ? Quels enjeux voyaient-ils dans son émergence et quelles conséquences théoriques et pratiques pensaient-ils devoir en tirer ? Par exemple : dans quelle mesure ce nouveau phénomène pouvait-il être considéré comme typiquement « allemand », produit naturel de cette « mentalité allemande » si souvent dénoncée en France depuis la Grande Guerre ? Hitler, Guillaume II et Bismarck, un même combat ? Ou bien s'agissait-il d'un régime inédit, dont les formes et les mécanismes demandaient une analyse différente ? Mais alors, quelle méthode utiliser ? Bref, comment pouvait-on comprendre ce qui se passait en Allemagne en s'appuyant non pas sur des *a priori* politiques, mais en essayant de penser ces événements tout proches, comme s'il s'agissait d'une histoire lointaine, en toute objectivité, et recourant à des concepts forgés notamment pour le XVI^e siècle ou les îles du Pacifique ?

Problème redoutable et, comme nous le savons aujourd'hui, parfaitement insoluble, puisque depuis la découverte d'Auschwitz et de Treblinka il est impossible, dans le cas du nazisme, de séparer entièrement l'objectivité de l'historien et la subjectivité de l'homme. Mais notre vision beaucoup plus informée du régime hitlérien ne pouvait être celle des contemporains – même les plus vigilants. Et Bloch ou Febvre étaient certes des contemporains lucides, et n'en restaient pas moins des hommes de leur temps, s'informant par les journaux, réfléchissant, discutant, lisant quelques livres sur l'actualité allemande – notamment les travaux d'Edmond Vermeil – mais sans jamais prétendre à des connaissances particulières, dépassant une opinion, non pas commune mais, disons, éclairée. A titre de comparaison imaginons un historien

19. Cf. Marc Bloch, Lucien Febvre, *Correspondance*, op. cit., t. 1, où l'on trouvera aussi, grâce à l'annotation rigoureuse de Bertrand Müller, les informations nécessaires sur les personnes nommées.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler

*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

d'aujourd'hui, préoccupé de l'Europe du Moyen Âge ou du XVI^e siècle, dans son rapport à la Russie de Boris Eltsine : même si politiquement cela le concerne au premier chef, il n'ira jamais jusqu'à devenir lui-même slavisant. Or, Bloch et Febvre, eux aussi n'envisagèrent jamais, durant les années trente, de consacrer leur travail à ces questions d'actualité, si menaçantes fussent-elles. Par conséquent, ils ne publieront que quelques notes, ici ou là, dont nous parlerons dans un instant. Ce n'est qu'en 1940, après l'invasion nazie, que Marc Bloch couchera sur le papier une première tentative d'analyse à chaud : *L'Étrange défaite*. Il écrira alors : « Nous n'avons pas osé être sur la place publique, la voix qui crie, d'abord dans le désert [...] Nous avons préféré nous confiner dans la craintive quiétude de nos ateliers. Puissent nos cadets nous pardonner le sang qui est sur nos mains²⁰ ! »

Cette autocritique ne doit pourtant pas faire oublier que les *Annales* ont tout de même essayé de contribuer à la connaissance du nazisme avant la guerre. Leurs sources d'information étaient plus riches et plus diversifiées qu'on a voulu l'apercevoir après coup. Bloch et Febvre, en effet, ne lisaient pas seulement les journaux ou les livres d'actualité²¹, ils rencontraient aussi beaucoup d'universitaires français ou émigrés politiques venant ou revenant d'Allemagne. Et s'ils ne se sont pas rendus eux-même en Allemagne nazie – le dernier voyage de Bloch à Berlin date de 1929 – ils eurent au moins l'occasion de l'entrevoir. Ainsi, lorsque Febvre, en 1935, alla faire des conférences à Prague et à Vienne, il fut confronté sur le Danube à cette « atmosphère de police » qui régnait de façon encore plus flagrante en Allemagne²². Il y rencontra des collègues autrichiens dont certains sympathisaient avec le nazisme, et comme il le racontait peu après, « devant des auditoires d'historiens [...] très au fait [...] des doctrines raciales [...], je prenais plaisir à montrer comment *l'Histoire de France* [d'Augustin Thierry], paradoxe singulier, a d'abord été bâtie sur la notion de Race. Et je sentais très bien, aux réactions des auditoires, qu'en évoquant les théories de nos grands historiens de 1820 à 1848, je ne me livrais pas à des considérations inactuelles²³ ».

Marc Bloch, lui-aussi, fut confronté au moins une fois à des savants nazis, lorsqu'il participa en 1937 (en l'absence de Febvre, alors en Argentine) au Premier congrès international du folklore qui se tint à Paris²⁴. La délégation allemande, très nombreuse et parmi laquelle figurait Otto

20. Marc Bloch, *L'Étrange défaite*, Paris, Gallimard-Folio, 1990, p. 204.

21. Au début de la guerre, Febvre lisait par exemple Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit* : « Lisez sérieux. Lisez Rauschning. Et vous ne vous poserez plus de questions métaphysiques sur les buts de guerre » (« Réflexions sur la lecture », *La France et le Foyer*, n° 1, janvier 1940, p. 12).

22. Sur ce voyage cf. Peter Schöttler (éd.), *Lucie Varga, Les Autorités invisibles. Une historienne autrichienne aux « Annales » dans les années trente*, Paris, Le Cerf, 1991, pp. 49 et suiv.

23. Lucien Febvre, « L'État et l'Économie », conférence au Conservatoire des Arts et Métiers, 1935, inédit ; cité d'après Marleen Wessel, « Les "Combats pour l'Histoire" de Lucien Febvre. Une relecture », *Rivista di Storia di Storiografia Moderna*, 1995 (sous presse).

24. Cf. *Travaux du Premier congrès international du folklore, tenu à Paris du 23 au 28 août 1937 à l'École de Louvre*, Tours, Arrault & Cie., 1938.

Abetz, conseiller de Ribbentrop et futur ambassadeur de Hitler à Paris²⁵, était dirigée par un nazi autrichien pur et dur, Adolf Helbok, qui, par hasard, était devenu le successeur du maître de Bloch à Leipzig, Rudolf Köttschke, dans la prestigieuse chaire de *Siedlungsgeschichte*, rebaptisée *Volksgeschichte*. Cette rencontre, à n'en pas douter, montra à l'ancien élève de l'*alma mater lipsiensis* combien l'Allemagne avait changé²⁶.

Pour des raisons en partie aléatoires, cette rencontre resta la seule confrontation directe de Bloch (ou de Febvre) avec les historiens officiels du «Troisième Reich». En effet, ni Bloch ni Febvre ne participeront aux congrès internationaux des historiens de Varsovie et de Zurich en 1933 et 1938. Et si Marc Bloch prévoyait de participer au Congrès international de sociologie qui devait se tenir à Bucarest en août 1939, la guerre empêcha cette rencontre qui aurait été d'autant plus passionnante que l'historien français y aurait été confronté à des représentants de la nouvelle histoire sociale nazie comme Gunther Ipsen, Werner Conze ou Kleo Pleyer²⁷.

Mais revenons aux «informateurs directs», c'est-à-dire aux collaborateurs des *Annales* qui, durant les années trente, furent les principaux interprètes de la réalité allemande. En premier lieu, il faut évoquer ici un jeune historien, ancien étudiant de Strasbourg et ancien membre de l'Institut français de Berlin²⁸, qui, en 1933, fut un témoin oculaire de la *Machtergreifung*, des cérémonies nocturnes et des autodafés : Henri Brunschwig. Préparant une thèse sur la société prussienne au XVIII^e siècle (sous la direction de Georges Lefebvre), il devint, à partir de 1934, le principal rédacteur des chroniques allemandes aux *Annales*, succédant en cela à Maurice Baumont. Mais les articles de Brunschwig, à peine ironiques, resteront toujours teintés d'un positivisme prudent, allant jusqu'à percevoir le nazisme comme le produit naturel de la «mentalité allemande» et plaidant, mais dans un texte publié en dehors des *Annales*, pour une politique d'apaisement vis-à-vis du «Troisième Reich»²⁹.

Brunschwig, toutefois, n'était pas le responsable des questions allemandes aux *Annales*, ce rôle revenant toujours aux directeurs eux-mêmes. Dès 1934, ils allaient recruter d'autres conseillers encore, bien plus dynamiques, comme l'historienne autrichienne Lucie Varga et son mari Franz Borkenau. Lucie Varga, qui devint

25. Sur ses activités d'avant-guerre cf. Rita Thalmann, «Du cercle de Sohlberg au Comité France-Allemagne : une évolution ambiguë de la coopération franco-allemande», in H.-M. Bock et alii, *Entre Locarno et Vichy*, op. cit., I, pp. 67-84.

26. Dans une lettre à Febvre du 20.9.1937, Bloch notera à propos de Helbok : «Le Führer allemand a fait une communication interminable et ridicule», pour ajouter aussitôt : «les jeunes allemands qui l'entouraient m'ont paru dire des choses intéressantes et solides...» (Archives Nationales, Fonds Marc Bloch, 318 Mi, 1).

27. Cf. Peter Schöttler, «Marc Bloch et le XIV^e Congrès international de Sociologie, Bucarest, août 1939», *Genèses*, 1995, n° 20, pp.143-154.

28. Cf. Dominique Bosquelle, «L'Institut Français de Berlin dans les années trente», *Cahiers d'études germaniques*, 1991, n° 21, pp. 217-250.

29. Cf. Henri Brunschwig, «France-Allemagne 1934», *Revue des Vivants*, t. 8, 1934, pp. 284-295.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler
Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie

l'assistante et l'amie de Febvre, sera bientôt sa principale conseillère pour tout ce qui concernait l'Allemagne et la *Mitteleuropa*. C'est elle, par exemple, qui proposa plusieurs collaborateurs germanophones, traduisit des manuscrits allemands ou fit des résumés de livres allemands que Febvre utilisa pour ses cours et ses comptes rendus. Lorsque Brunschwig lui livra, en 1936, un manuscrit sur le système nazi à paraître dans l'*Encyclopédie française*, il le soumit d'abord à «Madame Varga» pour être sûr de sa qualité. De même Febvre attendra son avis avant d'accepter une analyse marxiste de la crise de la République de Weimar, rédigée par Henri Mougins, qui paraîtra dans un numéro de 1937, entièrement consacré à l'Allemagne. Lucie Varga elle-même y contribua de façon décisive, puisque ce numéro débute par un article de sa plume intitulé : *La Genèse du national-socialisme. Notes d'analyse sociale*³⁰.

L'intérêt de ce texte réside dans le fait qu'il s'agit d'une des premières tentatives pour comprendre le nazisme non pas en termes idéologiques – l'histoire des idées et des programmes abstraits – ni en termes socio-économiques, même si tous ces aspects peuvent évidemment avoir leur importance, mais en termes anthropologiques. En effet, l'auteur, qui connaît bien l'ethnologie et l'histoire religieuse, voulait en quelque sorte prendre au sérieux la mentalité des petits nazis de tous les jours et interpréter leur recrutement et leur comportement durant ces années de dépression en termes «d'honneur social» et d'identification inconsciente par rapport à un bouc émissaire d'une part («le Juif»), et par rapport à un *Führer* de l'autre. De même, l'évolution du «mouvement», de la *Bewegung*, est décrite en termes de *Erlebnisgruppen*, de «groupes d'expérience», et de «conversion» à une nouvelle «religion politique» (notion que l'on retrouve au même moment chez le philosophe Erich Voegelin)³¹. Lucie Varga analyse ainsi le nazisme au niveau du vécu et du quotidien socio-culturel, sans qu'il résulte de cette «compréhension» une quelconque tentative de justification. Bien au contraire, il s'en suit une vision beaucoup moins optimiste des événements, puisque l'hitlérisme n'apparaît plus comme le simple produit d'un coup d'État (que l'on peut annuler), voire d'une mauvaise philosophie (que l'on peut critiquer), mais d'un réflexe social, traversant toutes les classes et profondément ancré dans les comportements. Voilà qui demande de la part des antinazis une

30. Texte reproduit in Peter Schöttler, *Lucie Varga, op.cit.*, pp. 119-140.

31. Cf. Erich Voegelin, *Die politischen Religionen*, Vienne, Bermann-Fischer, 1938 (trad. fr. 1994). Un exemplaire de l'édition originale de ce livre a récemment pu être retrouvé dans la bibliothèque de L. Varga, conservée dans une cave de Viroflay... Cf. Peter Schöttler, «Lucie Vargas Bücher», *Werkstatt Geschichte*, 1994, n° 7, pp. 63-67.

patience et une endurance à toute épreuve – et une nouvelle guerre semblant même plus que probable.

Je ne puis discuter en détail cette approche originale, ni les autres textes que Lucie Varga et Borkenau livreront aux *Annales*. Je ne parlerai pas non plus du roman-feuilleton que Lucie Varga publiera en 1938 dans le quotidien *L'Œuvre* et dont le titre et les sous-titres annoncent déjà la couleur : *Comment se fabrique l'hitlérien 100%. Scènes de la vie allemande. Histoire du jeune Hermann Gierlich, "enfant d'hitler" (sic), élevé dans le mépris du cerveau, le culte du biceps, des parades et des chansons guerrières*³². Enfin, je ne m'attarderai pas sur une autre question pourtant intéressante : pourquoi cette revue si ouverte n'a pas pu ou n'a pas songé à recruter d'autres émigrés installés ou de passage à Paris ? Hedwig Hintze, par exemple, ou Norbert Elias, un ami de Borkenau³³, ou Walter Benjamin qui, à travers la revue *Europe*, était en contact avec Georges Friedmann et Pierre Abraham, tous deux liés aux *Annales* ; sans même nommer Ernst Kantorowicz que Bloch rencontra à Oxford en 1934 et avec lequel il discuta une nuit entière, mais dont il se sentait intellectuellement très éloigné³⁴.

Ce rapide tour d'horizon indique à l'évidence que les *Annales* pouvaient compter sur un grand nombre d'appuis intellectuels pour comprendre l'Allemagne. Même si, après-coup, on peut penser que la revue aurait dû et pu publier d'avantage d'articles sur ce thème brûlant, elle figurait néanmoins parmi les publications universitaires (à l'exception de celles des germanistes proprement dit) où ces questions prenaient le plus de place. Il est en effet important de souligner que les *Annales* n'étaient ni une revue politique, ni une revue de culture générale. Même s'il s'agissait d'une publication largement ouverte sur le présent, recrutant des non-universitaires (hauts fonctionnaires, banquiers, etc.), et, pour reprendre une distinction chère à Lucien Febvre, d'une revue «nerveuse» et non pas «placide» (comme la *Revue historique*), l'objectivité scientifique restait une exigence fondamentale. Par conséquent, il existait, du moins virtuellement, tendanciellement, une limite par rapport à l'actualité politique et au journalisme que les *Annales* ne franchiront que rarement et avec hésitation – et il n'est point sérieux de leur en faire le reproche³⁵.

32. Cf. Peter Schöttler, *Lucie Varga, op.cit.*, pp. 66-67.

33. Étrange coïncidence : Borkenau qui, à travers L. Varga, avait quelques contacts avec les *Annales*, rédigea le tout premier compte rendu des 2 vol. de Norbert Elias : *Der Prozeß der Zivilisation in Sociological Review*, 1938, pp. 308-311, et 1939, p. 450-452. Autrement dit, sans les ruptures successives entre Varga et Borkenau, et entre Febvre et Varga, les *Annales* auraient probablement pris connaissance de ce travail pionnier plusieurs décennies «à l'avance».

34. Sur le rapport Bloch/Kantorowicz cf. Peter Schöttler, «L'érudition, et après ? Les historiens allemands avant et après 1945», *Genèses*, 1991, n° 5, pp. 177 et suiv.

35. A ce propos cf. une lettre de Bloch à Marcel Mauss du 18 juin 1928, in Marc Bloch/Lucien Febvre, *Correspondance, op. cit.*, p. 505.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler

Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie

Le nazisme : fanatisme rationalisé et mentalité archaïque

Comment Marc Bloch et Lucien Febvre, sans être des spécialistes de l'Allemagne de leur temps, ont-ils parlé *eux-mêmes* des ravages du phénomène nazi ? Commençons par Febvre. En fait, il n'existe qu'un seul texte de Febvre qui soit directement et entièrement consacré au nazisme. Il s'agit d'un article de trois pages publié par les *Annales* en 1939 et intitulé : *Sur la doctrine nationale-socialiste. Un conflit de tendances*³⁶. L'historien y rend compte d'un livre d'Edmond Vermeil : *Les Doctrinaires de la Révolution allemande*. Pour cet auteur, professeur de germanistique à la Sorbonne, le nazisme repose essentiellement sur des doctrines – des «pessimistes culturels» et des «révolutionnaires conservateurs» à Hitler et Rosenberg – même s'il ne nie pas, bien entendu, qu'il y ait, derrière elles, une dynamique sociale. Pour Febvre, par contre, ce genre d'approche ressemble trop à de «l'exégèse». Pour lui, le nazisme ne signifie pas «une mutation de doctrines», mais «un changement dans la gamme des réactions affectives que provoque le code moral admis et par là-dessus, et par la suite, un changement social». Autrement dit, il faut analyser les transformations des sensibilités et des sensibilités avec les instruments de «l'historien qui sent la masse». En ce sens, il serait beaucoup plus juste, pour analyser ce «mouvement profond, et, si j'ose dire, par beaucoup de côtés, *animal*», que constitue le nazisme, de partir des mouvements de jeunes migrants, les *Wandervögel*, ou des corps-francs, ces «lansquenêts du fanatisme», que «des cabinets littéraires ou philosophiques».

On l'aura compris : pour Febvre l'hitlérisme n'est ni un phénomène purement intellectuel, ni un phénomène politique au sens traditionnel du terme. C'est un événement socio-culturel qui nécessite une analyse différente en termes d'histoire des religions et des mentalités. Dans son article il renvoie lui-même à l'exposé qu'il venait de faire à la 10^e *Semaine de Synthèse* sur la «sensibilité et l'histoire» et dans lequel il avait déjà incidemment parlé du nazisme et des «sentiments primitifs ressuscités» : «exaltation des sentiments primaires [...] ; exaltation de la cruauté face à l'amour, de la bestialité en face de la culture³⁷.» Dans ces deux textes, Febvre suit le paradigme de la «mentalité primitive», tel qu'il avait été développé au début du siècle par Durkheim et Lévy-Bruhl³⁸. Dans les rituels de masse et le

36. *Annales d'histoire sociale*, t. 1, 1939, pp. 426-428. Les citations suivantes proviennent de ce texte.

37. Lucien Febvre, «La sensibilité dans l'histoire : les "courants" collectifs de pensée et d'action», in *La sensibilité dans l'homme et dans la nature* (10^e semaine internationale de synthèse), Paris, PUF, 1943, p. 100. Cette «semaine» eut lieu en 1938. Sur les conditions de publication des Actes cf. plus bas note 70.

38. Cf. Ulrich Raulff, «Die Geburt eines Begriffs. Reden von "Mentalität" zur Zeit der Affäre Dreyfus», in Ulrich Raulff (éd.), *Mentalitäten-Geschichte*, Berlin, Wagenbach-Verlag, 1987, pp. 50-68.

fanatisme des SA il pensait reconnaître le retour d'une pensée sauvage et archaïque – comparable aux mouvements messianiques du haut Moyen Âge ou des débuts de l'ère moderne. Aussi réclamait-il depuis longtemps l'élaboration systématique d'une «psychologie historique»³⁹.

Si cette vision du nazisme, très proche de celle, plus élaborée, de Lucie Varga, nous paraît aujourd'hui un peu rapide et intuitive, elle a certainement été novatrice par rapport aux interprétations courantes de l'époque. On en retrouve aussi des éléments au fil des *Préfaces* et des articles que Febvre écrivit à partir de 1935 pour les divers volumes de l'*Encyclopédie* qu'il dirigeait. Dans cette œuvre immense se cachent, en effet, quelques unes de ses prises de position politiques les plus explicites. Ainsi, en novembre 1938, il y publia un article sur les rapports franco-allemands dans le domaine de l'éducation et notamment sur les tractations concernant les manuels scolaires d'histoire. Il en ressort combien l'historien était éloigné de toute attitude «pacifiste», voire «munichoise» : «Faut-il tendre la paix, demandait-il, à des hommes qui ne s'en saisissent aussitôt que pour s'en faire une arme supplémentaire de violence et de rapt⁴⁰ ?»

Dans l'*Encyclopédie*, Febvre évoque également à plusieurs reprises la pensée raciale qui domine l'Allemagne depuis 1933, fustigeant ceux qu'il appelle les adeptes de «l'idole sanglante de la race⁴¹». Cette problématisation de la notion de race revient tout au long de son œuvre, dès la *Terre et l'évolution humaine* de 1922, et il y reviendra même sous l'Occupation, comme l'attestent ses cours au Collège de France. Mais sa contribution la plus remarquable, dans le cadre de l'*Encyclopédie*, est probablement un texte d'une dizaine de pages daté de juillet 1935. Intitulé *Vue d'ensemble et conclusions*, il figure dans une section consacrée aux nouvelles formes de l'État au ^{xx}e siècle⁴². Sur la base d'une esquisse historique comparative (Allemagne, Italie, Hongrie, mais aussi Russie), Febvre y développe une sorte d'idéal-type des dictatures modernes. Sans préjugé apparent, il y discute le «totalitarisme» comme une alternative possible à la démocratie occidentale. Sa conclusion est cependant sans appel : «La liberté morte. L'arbitraire et ses excès partout. Le règne sans contrepoids de la police. L'imprimerie confisquée par les gouvernements. Les tribunaux d'exception, les camps de concentration, les déportations – sans parler des exécutions, des suicides et des meurtres. L'individu

39. Sur son rapport difficile à la psychanalyse cf. Elisabeth Roudinesco, Peter Schöttler, «Lucien Febvre à la rencontre de Jacques Lacan, Paris 1937», *Genèses*, 1993, n° 13, pp. 139-150.

40. Lucien Febvre, «Éducation et collaboration internationale. Remarques de novembre 1938», *Encyclopédie Française*, t. 15, 1939, pp. 15-42-1 et suiv.

41. Lucien Febvre, «Avant-propos», *Encyclopédie Française*, t. 7, 1936, pp. 7-04-8.

42. *Encyclopédie Française*, t. 10, 1935, pp. 10-92-1 à 10-92-8.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler
*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

dépouillé de tous ses droits si peu qu'il résiste – chassé de sa patrie, exproprié de sa nationalité. Un savant comme Einstein, il est beau peut-être que la violence de son pays en ait fait, sans plus, un Citoyen du Monde. Mais les milliers d'autres, qui de partout ont dû fuir⁴³ ?»

Si Lucien Febvre trouva ainsi maintes possibilités d'exprimer son point de vue sur le nazisme, Marc Bloch, quant à lui, resta avant la guerre beaucoup plus circonspect. Bien qu'il eût examiné dès 1924, dans *Les Rois thaumaturges*, des phénomènes de suggestion de masse et de transfert imaginaire entre sujets et souverain, dont il aurait pu tirer certains éléments pour analyser les rituels nazis, il se limita à quelques allusions critiques dans le cadre d'articles ou de comptes rendus. Non pas par naïveté politique ou par aveuglement, bien sûr, mais parce que c'est ainsi qu'il concevait sa tâche d'historien. Et il faisait même quelques fois, en toute amitié, le reproche à Febvre de s'avancer trop loin dans le monde de la politique et de la presse parisienne, au lieu de se limiter à l'ascétisme scientifique. Par conséquent, nous ne possédons pas, de la part de Bloch, de textes analogues à ceux de Febvre. Ce n'est qu'à partir de 1940 que Bloch, dans *L'Étrange défaite*, abandonnera sa réserve et parlera franchement du présent. Sur le fond, cependant, il ne différerait pas sensiblement de l'analyse de Febvre ; il suffit de lire leur correspondance. Mais pendant longtemps Bloch pensait devoir se limiter aux controverses méthodologiques et aux allusions critiques, parfois venimeuses, dont ses articles et comptes rendus lui offraient d'innombrables occasions.

Bloch est, en effet, l'auteur d'une sorte de *glossa continua* de l'historiographie allemande de l'entre-deux-guerres, notamment sous forme de «bulletins critiques» publiés dans la *Revue historique*⁴⁴. Or, au fur et à mesure que le régime hitlérien s'installe, attire les historiens et les imprègne de son idéologie, on y décèle une démarcation fondamentale, même si l'auteur persiste à déclarer «qu'une connaissance n'est vraiment scientifique que si elle s'abstient de porter des jugements de valeur⁴⁵». Ceci ne va pas toujours sans problème. En voici un exemple : à partir de 1935, l'historien de Leipzig Adolf Helbok, que nous avons déjà évoqué, publia deux gros volumes sur les *Fondements de l'histoire du peuple en Allemagne et en France*, dont le sous-titre indiquait bien la couleur : «Études comparatives sur l'histoire allemande de la race, de la culture et de l'État⁴⁶.» Bien entendu, Marc Bloch savait parfaitement à

43. *Ibid.*, pp. 10-92-8.

44. Cf. note 18.

45. *Annales d'histoire économique et sociale*, t. 10, 1938, p. 62.

46. Adolf Helbok, *Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs. Vergleichende Studien zur deutschen Rassen-, Kultur und Staatgeschichte*, Berlin, 2 vol., de Gruyter-Verlag, 1935-1937.

quoi ce comparatisme devait mener, et il lui eût été facile de dénoncer son racisme. Or, c'est un parti différent qu'il choisit de prendre, en déclarant d'emblée qu'il s'agit d'un «effort scientifique des plus sérieux, dont on ne saurait accueillir le principe avec trop d'estime». Il poursuit alors : «L'ambition était belle». Mais que vaut l'exécution ? «L'information, en général, est des plus solides. Surtout, cela va de soi, en ce qui regarde l'Allemagne.» Or si «les renseignements [...] accumulés ne manqueront pas d'instruire et d'intéresser beaucoup», notre critique ne manque pas d'émettre quelques «doutes», quelques «inquiétudes» quant à l'impartialité de l'auteur et de ses interprétations. Et il conclut : «Il serait véritablement affreux qu'une documentation échafaudée avec tant de patience ne servit qu'à justifier pesamment un des plus médiocres lieux communs d'une philosophie sociale toute tournée vers l'extrême pointe du contemporain⁴⁷». Voilà une autre façon de dénoncer l'idéologie d'un auteur.

Continuer les «Annales» sous l'Occupation ?

S'il est important de montrer que les *Annales* d'avant-guerre se sont véritablement engagées dans le débat concernant les effets et les causes du nazisme, une des questions les plus difficiles reste sans doute le conflit qui opposa les directeurs concernant la continuation de la revue durant l'occupation allemande. Dès le début de la guerre, Bloch et Febvre se sont vus confrontés à des situations différentes : tandis que l'un se portait volontaire et devenait, à cinquante-trois ans «le capitaine le plus âgé de l'armée française», l'autre n'avait pas le choix : trop âgé pour rejoindre l'armée, il restait professeur. Mais c'est aussi par conscience professionnelle et politique, si je puis dire, que Febvre se lance à fond dans la fabrication des *Annales*. Comme s'il s'agissait d'un deuxième front. Dans l'éditorial qu'il signe le 10 octobre 1939, nous lisons : «Travaillons. Et si un jour nous nous sentions prêts d'abandonner, si peu que se soit, de notre objectivité – nous relirons simplement, pour nous inspirer de sa noblesse sereine, le discours de rentrée à Gand, après la [grande] guerre de notre cher Henri Pirenne [...] : “Ce que nous devons désapprendre de l'Allemagne” – c'est aujourd'hui la même chose qu'hier. Mais au centuple»⁴⁸. Voilà bien le programme des *Annales*, depuis toujours, mais cette fois renforcé – en désespoir de cause.

47. *Revue historique*, t. 181, 1937, pp. 405-407.

48. Lucien Febvre, «A nos lecteurs, à nos amis», *Annales d'histoire sociale*, t. 1, 1939, pp. 352 et suiv.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler
*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

Bloch soutenait ce programme, mais estimait qu'il n'avait pas le droit, malgré son âge et sa famille nombreuse, de se dérober à la lutte armée, d'autant plus qu'il ne s'agissait pas d'une petite guerre, mais d'une lutte entre deux mondes. Selon le témoignage d'Henri Brunschwig, Febvre n'aurait pas été enchanté de l'engagement précoce de son compagnon⁴⁹. Peut-être. Toujours est-il que les *Annales*, depuis longtemps, reposaient sur les épaules parfois de l'un, parfois de l'autre, et que Febvre avait un peu abandonné la revue depuis quelques années⁵⁰. Aussi, lorsqu'en 1940, et après la sortie du dernier numéro conçu avant la défaite, se pose la grave question : faut-il continuer ? vaut-il vraiment la peine de continuer ? et comment continuer ?, la crise qui éclate entre les deux directeurs, n'est évidemment pas la première. Malheureusement, nombre de ceux qui s'érigent aujourd'hui en juges et, sur la base de quelques citations, accusent Febvre d'opportunisme, ne semblent pas connaître ces conflits, ni d'ailleurs le débat permanent qui opposait et unissait à la fois les deux historiens comme une sorte de vieux ménage. Qu'ils se soient opposés en 1940, ne signifie donc pas forcément que l'un (le bon) avait entièrement raison et l'autre (le méchant) entièrement tort.

De quoi s'agit-il⁵¹ ? Depuis une dizaine d'années environ une accusation rôde comme une rumeur : Lucien Febvre, en imposant à Marc Bloch la continuation des *Annales*, se serait politiquement et humainement compromis.

Ainsi, en 1980, un jeune médiéviste, Alain Guerreau, n'hésita pas à écrire dans un livre préfacé par Jacques Le Goff : «Si Lucien Febvre maintint la revue, c'est simplement qu'il se satisfaisait assez dudit gouvernement de "l'État français"⁵².» Et Daniel Lindenberg dix ans plus tard ajoutait : «Dans tous les documents que nous avons pu consulter, transparaît l'infatuation d'un homme qui fait don de sa personne à la science historique...» et dont les justifications, en conséquence, «ressemblent étrangement aux plaidoyers pour le Maréchal⁵³». Le procédé est toujours le même : il suffit de prétendre avoir vu «des documents» (lesquels ?) et tout le monde vous croit sur parole – comme si un procès d'intention antifasciste était gagné d'avance. Car ni Guerreau ni Lindenberg, bien entendu, n'ont produit le moindre document ou témoignage à l'appui de leur réquisitoire. Ni l'un, ni l'autre n'a

49. Henri Brunschwig, «Vingt ans après (1964). Souvenirs sur Marc Bloch», *Études africaines offertes à Henri Brunschwig*, Paris, Mouton, 1982, p. XV.

50. Cf. Peter Schöttler, *L. Varga*, op. cit., pp. 62 et suiv.

51. Dans ce qui suit, je reprends et développe certains arguments que j'ai déjà exposé, avec Bertrand Müller, dans une brève intervention publiée sous le titre «Faut-il brûler Lucien Febvre ?», par le journal *Le Monde* (8-2-1995). Cf. les répliques de Philippe Burrin in *Ibid*, 28-2-1995 ; *L'Histoire*, n°189, juin 1995, p. 92, la contribution de Marleen Wessel in *Le Monde*, 28-2-1995 ainsi que les témoignages de Paule Braudel et Pierre Goubert in *Libération*, 24-3-1995 et 10-4-1995.

52. A. Guerreau, *Féodalisme*, op. cit., p. 122.

53. D. Lindenberg, op. cit., p. 108.

estimé nécessaire de lire ne serait-ce que les lettres publiées par Febvre lui-même dans le volume des *Mélanges* dédié à Marc Bloch, et où il rappelait que leur débat «eût pu devenir douloureux» s'ils avaient été «moins sûrs l'un de l'autre⁵⁴».

Aujourd'hui, grâce au livre de Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande (1940-1944)*, cette rumeur peut enfin faire l'objet d'un débat. Car même si les analyses de l'historien suisse sont plus subtiles et plus précises, elles semblent confirmer les accusations. A la différence de ses prédécesseurs, Burrin est, en effet, un des meilleurs spécialistes de la période et son étude sur les degrés «d'accommodation quotidienne» sous l'Occupation, qui rappelle (sans le nommer) certaines analyses de Martin Broszat sur l'Allemagne nazie⁵⁵, se base sur une large documentation. Aussi n'accuse-t-il personne, du moins pas ouvertement. Selon Burrin, Febvre a même toujours été «anti-munichois» et n'a jamais eu «la moindre inclination pour le vainqueur⁵⁶». Voilà qui semble clair, et du moins la rumeur d'un Febvre «pacifiste» (au sens «munichois» du terme, bien entendu) semblerait donc relégué aux oubliettes⁵⁷. Mais Burrin n'a pas choisi l'exemple de Febvre, ce qui aurait été une autre possibilité, pour montrer comment on pouvait essayer de continuer un projet subversif dans ces conditions difficiles ; pour lui, au contraire, Febvre représente un cas typique d'accommodation, c'est-à-dire d'une attitude floue, incertaine et ambivalente. Il le décrit comme un personnage sans «tact» et sans scrupules, qui veut préserver les *Annales* par «attachement à une entreprise bien lancée» et par «esprit de concurrence», autrement dit : par esprit de boutique⁵⁸. Et ce, malgré le prix à payer : le retrait officiel de Marc Bloch, discriminé par les lois antisémites. (Depuis 1939, en effet, les *Annales* appartenaient à Febvre et à Bloch, et le nom de ce dernier était enregistré au Tribunal de commerce). A la Libération par contre, Febvre aurait sans vergogne récupéré le martyr de son ami au profit de sa propre entreprise, transformant «l'aryanisation amicale» à laquelle il aurait forcé son ami à se soumettre, en acte de résistance. Et Burrin de commenter : «Tout est effacé des hésitations et des incertitudes de l'époque, le passé est présenté sous la meilleure lumière, au besoin en y apportant une retouche, les motifs sont métamorphosés⁵⁹». Nous voilà renseignés : Febvre n'était qu'un

54. Lucien Febvre (éd.), «Marc Bloch. Témoignages sur la période 1939-1940. Extraits d'une correspondance intime», *Mélanges d'histoire sociale – Annales d'histoire sociale*, 1945, numéro spécial *Hommages à Marc Bloch*, pp. 15-32, ici : p. 22.

55. Cf. son «Plaidoyer pour une historisation du nazisme» publié dans son recueil, *Nach Hitler. Der schwierige Umgang mit unserer Geschichte*, Munich, Oldenbourg-Verlag, 1988, pp. 266-281.

56. Ph. Burrin, *La France*, op. cit., p. 314 et 328.

57. Cf. André Burguière, «Marc Bloch, Lucien Febvre et l'aventure des "Annales"», *L'Histoire*, n°119, févr. 1989, p. 73, ou Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Fayard, 1990, p. 127.

58. Ph. Burrin, *La France*, op. cit., p. 322-324.

59. *Ibid.*, pp. 327 et suiv.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler

*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

opportuniste et même pire... Car Burrin, lui aussi, n'a pu s'empêcher de franchir le pas conduisant de l'analyse des textes – toujours à débattre – au jugement politique sans appel en déclarant dans un entretien : «En 1944, on aurait pu dire que [le comportement de Febvre] c'était de la collaboration. Si Febvre avait été un affreux catholique réactionnaire et maurrassien, il aurait sans doute été épuré. Mais c'était un homme de gauche⁶⁰...»

Nous voilà de retour à la case de départ : Lucien Febvre, collaborateur ! Essayons donc de faire le point sur les arguments avancés et d'indiquer quelques documents qui peuvent servir à vérifier ou repousser les accusations. Certes, le comportement quotidien de Bloch et de Febvre au cours de ces longues années difficiles n'est pas entièrement éclairci, mais précisément pour cela il nous faut de plus amples recherches – et non pas de simples suspicions diffuses où tout indice joue contre l'accusé.

1. Déjà au moment de la mobilisation générale, Febvre avait, en quelque sorte, décidé de continuer : «seul s'il le faut⁶¹.» Après la débâcle, pour lui, rien n'a changé, la lutte continue, donc les *Annales*. Là-dessus, Bloch et lui sont foncièrement d'accord. Le seul problème réside dans les contraintes fixées par les autorités allemandes et le régime de Vichy. Si la revue veut continuer à paraître en zone occupée, le copropriétaire juif doit se retirer. Mais ce n'est là qu'une première exigence juridique, qui est immédiatement suivie de contraintes plus redoutables encore, puisque, peu après, toutes les revues doivent à chaque fois passer la censure⁶². Que faire ? Essayer de publier les *Annales* en zone sud, en espérant pouvoir contourner la législation antisémite ? Faire deux revues, l'une dirigée par Bloch à Limoges, et l'autre par Febvre à Paris ? Ou tout simplement arrêter la revue en attendant des temps meilleurs ?

Là-dessus s'engage le débat épistolaire entre les deux historiens : Febvre étant à Paris, Bloch en zone sud, dans sa maison de campagne de Fougères (Bourg d'Hem, Creuse). Ces lettres, toujours inédites, sont d'une veine très particulière, poignantes et mêmes déchirantes. Même aujourd'hui on ne peut les lire sans émotion⁶³. Le 13 avril 1941, Febvre abandonne à Bloch la décision : «Il en sera fait comme vous l'entendez». Bloch lui demande alors d'arrêter la revue (16.4.1941). Mais au lieu d'accepter ce choix qu'il n'avait probablement pas prévu,

60. «Les Français à l'heure allemande. Entretien avec Philippe Burrin», *L'Histoire*, n°183, décembre 1994, pp. 88-93, ici : p. 92.

61. Lucien Febvre, «A nos lecteurs...», *op. cit.*, p. 352.

62. Cf. Pascal Fouché, *L'Édition française sous l'Occupation 1940-1944*, 2 vol., Paris, IMEC, 1987.

63. Ces lettres, dont la publication est préparée par Bertrand Müller, sont déposées aux *Archives Nationales* (AB XIX, 318 Mi 1-3). Toutes les citations ci-dessous proviennent de ce fonds.

Febvre se révolte : «Votre lettre [...] m'a donné un sentiment amer de dissidence morale. [...] Je m'incline. La mort dans l'âme» (19.4.1941). En fait, Febvre ne s'incline pas, au contraire. Il insiste. Il s'informe aussi pour savoir si les alternatives proposées par Bloch d'une autre revue en zone sud et/ou en zone nord sont possibles. Enfin, et c'est là un aspect dont les commentateurs n'ont pas assez tenu compte, il discute du problème avec des «amis communs» : Etard, Halbwachs, Le Bras, Renaudet. Sa conclusion : «je vous supplie de reconsidérer la question» (3.5.1941). Enfin, Bloch se résigne et accepte la stratégie de survie proposée par Febvre. Il renonce à ses droits de propriété et accepte de retirer son nom de la couverture des *Annales*. Dorénavant, la revue paraîtra sans indication de son ou ses directeurs. Après deux numéros, elle changera (encore une fois⁶⁴) de titre : *Mélanges d'histoire sociale*⁶⁵, sous-titre : *Annales d'histoire sociale*. En même temps elle cessera de paraître «périodiquement» afin d'éviter les rigueurs de la censure préventive⁶⁶.

2. Marc Bloch ne rompt jamais avec Febvre. Il continue à publier dans la revue sous des pseudonymes qui ne peuvent tromper personne, sauf peut-être des étrangers : «Fougères» ou «M.F.». Il reste même le principal fournisseur d'articles et de comptes rendus après Febvre. Petit à petit, il semble comprendre sinon accepter les raisons de Febvre. Il lui écrit par exemple : «Je vous remercie de ce que vous faites, seul, puisque je ne puis vous aider, pour l'œuvre commune. Je gémis intérieurement de ne pouvoir que vous encourager du rivage» (11.3.1942). Et recevant quelques mois plus tard le premier volume des *Mélanges d'histoire sociale*, il écrit : «Je pense que tous le monde comprendra. Si d'aventure quelques imbéciles se bouchent les yeux, je renonce à les éclairer» (17.8.1942). A ce moment-là, il travaille déjà à son dernier livre : *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Il le dédie à sa mère et à Lucien Febvre.

3. Peu avant la guerre, Bloch avait conçu une collection pour les éditions Gallimard : *Les Paysans et la Terre*. Pour ce projet, il accepte également de retirer momentanément son nom, si bien que plusieurs volumes paraîtront durant l'Occupation. A la façon dont Febvre parla de cette collection dans les *Annales* tout lecteur averti reconnaissait facilement l'identité du véritable initiateur du projet⁶⁷.

64. A la suite de nombreux conflits, notamment à propos du numéro «allemand» de 1937, où les éditions A. Colin auraient souhaité un article pro-nazi, Febvre et Bloch avaient en effet abandonné le nom d'*Annales d'histoire économique et sociale*, publiant à partir de 1939 les *Annales d'histoire sociale*. Cf. Peter Schöttler, *L. Varga, op. cit.*, p. 56.

65. Et non «Mélanges d'histoire économique et sociale», comme l'écrit Burrin (*La France, op. cit.*, p.326).

66. Le dernier numéro des *Annales* publié dans des conditions de légalité républicaine porte le numéro 3/4 ; il fut imprimé en mai 1940 et daté de juillet 1940. Les fascicules suivants (1/2 et 3/4 de l'année 1941) paraîtront sans indication de directeur, portant uniquement le nom du «gérant» : Paul Leuilliot, en janvier et mai 1942 (à partir de ce numéro Marc Bloch publie sous le pseudonyme de «Fougères»). Ensuite paraîtront six fascicules de *Mélanges d'histoire sociale* avec le sous-titre : *Annales d'histoire sociale* aux dates suivantes : I, mai 1942 ; II, mai 1942 ; III, janvier 1944 (à partir de cette date avec le n° d'autorisation de la censure) ; IV, janvier 1944 ; V, février 1945 ; VI, décembre 1944. A partir de février 1946, les *Annales* reparaîtront normalement en indiquant le nom des deux directeurs : Marc Bloch et Lucien Febvre.

67. Cf. Natalie Z. Davis, «Censorship, Silence and Resistance: the *Annales* during the German Occupation of France», *Litteraria Pragensia*, 1, 1991, p. 13-23, ici : pp. 19-20 (publié aussi dans : *Rivista di Storia di Storiografia Moderna*, 14, 1993, n°1/2, pp. 161-181).

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler

*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

68. *Ibid.*, p. 20 ; *Idem*, «Rabelais among the Censors (1940s, 1540s)», *Representations*, 1990, n°32, pp. 1-32, ici : p.6.

69. Lucien Febvre, «La sensibilité et l'histoire : comment reconstituer la vie affective d'autrefois ?», in *Annales d'histoire sociale*, t. 3, 1941 [parution réelle : 1942], n°1/2, p.5-20.

70. Cf. Lucien Febvre, «La sensibilité dans l'histoire...», *op. cit.*, pp. 77-100. L'histoire de la publication de ce livre peut être reconstituée grâce au dossier conservé dans les archives Henri Berr (IMEC, sans cote). Il en ressort que le livre était partiellement imprimé en mai 1940 ; les épreuves finales datent de juillet 1942, le visa de contrôle de novembre 1942 et l'autorisation de la censure du 12 janvier 1943. Tandis que le directeur d'A. Michel écrivait à la secrétaire du Centre de Synthèse qu'il lui paraissait «très difficile, pour une raison que vous devinerez, de ne pas apporter de modifications» au texte de Febvre (lettre du 5-1-1943), la censure ne broncha pas. Signalons que c'est la version «abrégée» de 1941/42 que Febvre reprendra dans son recueil : *Combats pour l'Histoire*, Paris, A. Colin, 1953, p. 221-238.

71. Cf. Bertrand Müller, «Marc Bloch, historien, citoyen et résistant», in André Gueslin (éd.), *Les Facs sous Vichy. Étudiants, universitaires et Universités de France pendant la seconde guerre mondiale*, Clermont-Ferrand, 1994, pp. 39-50 ; Étienne Bloch, «La carrière universitaire de Marc Bloch pendant l'occupation», *Cahiers Marc Bloch*, n°2, 1995, pp. 7-14.

72. Je remercie Lucile Richard, née Febvre, de m'avoir communiqué cette correspondance dont la publication serait souhaitable. Pour le contexte, cf. Georges Friedmann, *Journal de guerre 1939-1940*, éd. par Marie-Thérèse Basse, Christian Bachelier, Paris, Gallimard, 1987 ; *Idem*, «Lucien Febvre toujours vivant», *Annales E.S.C.*, t.12, 1957, pp. 3-6.

4. Pour comprendre ce qu'étaient les *Annales* durant la guerre, il faut les lire. On découvrira alors une étonnante continuité par rapport à l'avant-guerre, c'est-à-dire l'absence d'accommodation intellectuelle (pour parler comme Burrin), même si les auteurs prennent plus de précaution pour éviter l'intervention de la censure, ce qui est normal pour une revue d'opposition sous un régime policier. Ainsi, ces *Annales* nommées *Mélanges* étaient «un mélange de prudence et de hardiesse⁶⁸», et son directeur devait à chaque fois évaluer «au millimètre» les risques encourus. Un bel exemple nous en est fourni par la publication de la conférence de Febvre sur la «sensibilité et l'histoire», déjà évoquée. En effet, ce texte anti-nazi parut dans le premier numéro des *Annales* après le faux-départ de Marc Bloch⁶⁹. L'auteur en avait retiré le nom de Freud ainsi que deux allusions explicites aux rituels de masse nazis et fascistes. Mais sa critique des «sentiments primitifs ressuscités» restait inchangée. Or, les aléas de la censure voulurent qu'un an plus tard, la version intégrale put *elle aussi* paraître, après quelques inquiétudes, dans le cadre des Actes de la Semaine de synthèse⁷⁰. Toutefois, le danger que Febvre courait à cause de ses activités ne devrait être sous-estimé : il aurait suffi que la *Propaganda-Staffel* eût quelques soupçons ou apprît la collaboration de Bloch pour que la revue fût interdite et son directeur emprisonné.

Dans cette situation difficile, les témoignages de ses lecteurs nous renseignent sur l'écho de la revue. Le sociologue Georges Friedmann, par exemple, qui en tant que juif et marxiste avait perdu son poste de professeur en 1940 et rejoignit la Résistance – tandis que Marc Bloch avait encore la possibilité de continuer, sous certaines réserves, son enseignement⁷¹ – recevait les *Mélanges* à Toulouse. Dans ses lettres à Febvre, il souligne à plusieurs reprises le réconfort intellectuel qu'il en retirait⁷² : «Sur le numéro de 1941 des *Annales*, on peut déjà reconnaître que vous avez résolu, au mieux des conditions actuelles, un délicat, un difficile problème. Pour ma part, j'ai désapprouvé certaines publications de revues, que les directeurs ont vraiment payé un peu cher [...]. Par contre, celle des *Annales* ne fait que servir les meilleures causes. Leur courageuse continuité est un réconfort» (5.4.1942). Et après la sortie des *Mélanges* : «Voilà une “solution élégante”, – comme disent les mathématiciens, si élégante que si on me l'eût présentée à priori, je ne l'eusse pas cru

possible. Je vous redis encore, quant au contenu, la joie que je trouve à suivre, grâce à vous, un fil qui me relie à ce que nous appelions et continuons d'appeler science et culture» (18.10.1942). Tandis que Febvre, franc-comtois, aimait la devise des Grandvillers : *durate*, Friedmann, lui, citait le mot de Spinoza : *persévérer dans l'être*⁷³.

5. Ainsi, l'action de Febvre ne correspond pas tout à fait à la caricature que certains en dessinent aujourd'hui. Tous ceux qui connaissaient l'historien, et notamment ceux qui devaient se cacher, continuaient à lui faire confiance : Friedmann, Bloch, et d'autres encore viendront loger chez lui à Paris ou dans sa maison du Jura. A Saint-Amour, d'ailleurs, Febvre avait pour voisin et ami l'écrivain Léon Werth («juif», selon les catégories nazies) dont le journal retient les innombrables conversations, politiques ou non, que les deux hommes ont pu avoir «à l'heure allemande»⁷⁴.

Et pourtant : à l'automne 1940, Lucien Febvre reprit ses cours. Son nom figurait sur la liste des professeurs «juifs» ou «farouchement anti-allemands» à révoquer immédiatement, établie par le «service de sécurité» de la SS⁷⁵, mais il ne sera pas inquiété, sauf une fois, lorsque deux hommes, «qui n'étaient pas Français», se présentèrent à son domicile et interrogèrent la bonne, tandis que la famille était dans le Jura⁷⁶. Que faisait donc Febvre entre 1940 et 1944 ? En premier lieu il s'occupait des *Annales*, dont il rédigeait, vu les conditions, une grande partie des articles. Mais il tenait aussi ses cours et finissait plusieurs livres⁷⁷. En les lisant de près, on découvre d'innombrables allusions au triste présent. Selon plusieurs témoignages, les cours de Febvre au Collège de France devinrent également des lieux de rendez-vous pour ceux qui ne pensaient pas comme le voulait l'occupant et la presse officielle (que Febvre refusa de lire pendant toute la guerre)⁷⁸. Leurs sujets apparemment, étaient inoffensifs : Marguerite de Navarre, la Réforme, Michelet. Mais le conférencier prit toujours soin de cacher dans son texte (et peut-être a-t-il même été plus loin dans sa présentation orale) des allusions politiques qui n'étaient pas sans danger : tout un «maquis de la parole», selon la belle formule de Marleen Wessel⁷⁹. Ainsi, dans le cours de 1942/1943, *Michelet et la Renaissance*, nous trouvons plusieurs fois les noms de Bloch et de Werth, ainsi que des passages révélateurs sur où plutôt *contre* la notion de Race, sur la destruction

73. *Ibid.*, p. 6 : «Lorsque, à travers nos pérégrinations, nous venions vous voir dans le Paris sous la botte, le Paris des amis traqués ou disparus, de ceux aussi, hélas, dont le caractère n'avait pas été à la hauteur des circonstances, vous étiez, dès que l'on vous retrouvait sur le seuil de votre porte, la continuité de tout ce qu'il y a de meilleur en France, et cela avec une persévérance dans l'être et force telles qu'on était immédiatement persuadé que les débâcles collectives ou individuelles, les démissions physiques ou morales [...] n'étaient que de l'irréel, que le durable, le réel, c'était ce que vous, Lucien Febvre, [...] affirmiez.»

74. Léon Werth, *Déposition*. *Journal 1940-1944*, Paris, V. Hamy, 1992, not. sous les dates : 6-9-40, 4-10-40, 5-4-41, 18-7-42, 5-2-43, 30-8-43, 30-1-44 (dîner chez les Febvre avec les Bloch).

75. Cf. Rita Thalmann, *La mise au pas. Idéologie et stratégie sécuritaire dans la France occupée*, Paris, Fayard, 1991, pp. 103 suiv. et p. 357. Ne seront révoqués, en fait, que les enseignants «juifs» et deux professeurs emprisonnés comme «communistes» et à titre «d'exemple» (Paul Langevin et Henri Wallon, amis de Febvre). Plus tard, la Gestapo ne reviendra pas sur cette liste pour des raisons politiques : cf. Eckart Michels, *Das Deutsche Institut in Paris 1940-1944*, Stuttgart, Steiner-Verlag, 1993, p. 134.

76. Archives du Collège de France, C.XII.14, lettre de Lucien Febvre à Edmond Faral, 11-4-1942.

77. *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais* (1942) ; *Origène et Des Periers ou l'énigme du Cymbalum Mundi* (1942) ; *Autour de l'Heptaméron : amour sacré, amour profane* (1944) ; *Un destin : Martin Luther* (1945, réédition).

78. Entretiens avec Mme Paule Braudel (14-1-1995) et avec Mme Lucile Richard-Febvre (31-1-1995) ; Paule Braudel, «Ce que je sais de Lucien Febvre», *Libération*, 24-3-1995.

79. M. Wessel, «Les "Combats pour l'Histoire" ...», *op. cit.*, p. 13 du manuscrit.

DOSSIER

Le nazisme et les savants

Peter Schöttler

*Marc Bloch et Lucien Febvre
face à l'Allemagne nazie*

de la Bibliothèque de Louvain (par les Allemands) et même une longue comparaison entre la France et l'Allemagne : l'une ayant assouvi depuis longtemps «son appétit des conquêtes», l'autre continuant à satisfaire «ses besoins de brutale expansion», menée «avec des idées qui composent un étonnant mélange d'idées archaïques et périmées, et d'idées modernes et nouvelles⁸⁰». Chacun pouvait comprendre.

6. Un dernier point. Dans la rumeur qui rôde il reste un aspect particulièrement délicat que nous n'avons pas encore évoqué. En effet, Burrin, pour nous limiter à ce livre, laisse entendre que Febvre, dans sa controverse avec Bloch, aurait en quelque sorte *accepté* le «statut des Juifs», c'est-à-dire l'antisémitisme officiel de l'occupant et de l'État de Vichy. Par conséquent il ironise sur l'«aryanisation amicale» des *Annales*, et conclut que Febvre aurait accepté la perspective, «certes indésirable, d'une domination allemande [qui] revenait à l'inscription consentie sur un horizon dont les juifs auraient disparu⁸¹». Encore une fois, l'auteur n'apporte aucune preuve matérielle à cette accusation extrêmement grave – sauf un extrait de lettre dont il présente une interprétation très particulière, faussée par sa méconnaissance du personnage. Dans cette lettre, la plus violente, mais aussi la plus triste de toute la correspondance, Febvre écrit à son ami : «Les *Annales* sont une revue française. Et [...] leur mort, c'est une mort nouvelle pour mon pays» (19.4.1941). Pour Burrin, ces trois derniers mots : «pour mon pays», forment un «lapsus de taille», dont il ajoute qu'il serait pour lui «sans surprise⁸²». Voilà en effet un manque de «surprise» symptomatique : Burrin ne semble lire que ce qu'il *veut*. Et sans se demander, par exemple, s'il n'y a pas malentendu ou s'il ne devrait pas exister encore d'autres preuves pour illustrer l'attitude «antisémite» de Lucien Febvre. Or il n'en est rien. Par contre nous savons que Febvre utilisait cette expression un peu pathétique, «mon pays», en d'autres circonstances, notamment devant ses enfants : comme s'il ne s'agissait pas, bien évidemment, de *leur* pays tout autant⁸³. D'ailleurs on comprendrait mal, si Febvre avait réellement été, ne serait-ce que quelque peu antisémite, qu'il eût tant de vieux amis et camarades d'origine juive : Jules Bloch, l'indianiste auquel il dédia son *Luther*, Marc Bloch, Léon Werth, Lucie Varga et bien d'autres.

80. Lucien Febvre, *Michelet et la Renaissance*, éd. par Paule Braudel, Paris, Flammarion, 1992, p. 195.

81. Ph. Burrin, *La France...*, *op. cit.*, p. 328.

82. *Ibid.*, p. 325. La même lettre avait déjà été utilisée contre Febvre par Massimo Mastrogregori, «Le manuscrit interrompu : Métier d'historien de Marc Bloch», *Annales E.S.C.*, t. 44, 1989, pp. 149 et suiv.

83. Entretien avec Mme Lucile Richard-Febvre (31-1-1995).

Assez. Aucune des allégations portées contre Lucien Febvre : opportunisme, collaboration, antisémitisme, etc., qui ne cessent de se répandre comme un «trait empoisonné⁸⁴» jusqu'à troubler l'esprit des historiens les plus chevronnés, ne résiste à un examen précis. Ne subsiste en fait qu'un *problème*, un vrai, que Febvre lui-même qualifiait de «drame de conscience⁸⁵» : devait-on, pouvait-on continuer les *Annales* en 1940/1941 – ou bien le prix à payer était-il trop élevé ? Était-il vraiment possible de maintenir une revue à la fois légale dans sa forme et subversive dans son contenu qui, malgré les conditions, montrait la France scientifique au travail et sauvait en quelque sorte son honneur – ou bien était-ce une dangereuse illusion ? A la différence de Bloch et de Febvre qui *devaient* prendre une décision, aucun historien sérieux ne voudra répondre aujourd'hui à ces questions par un oui ou par non irrévocables. Ce n'est pas notre métier. Mais l'équité demande que ce refus d'un jugement définitif soit accompagné d'une présentation aussi exacte que possible des faits et de la tentative d'une explication. Il en ressort, je pense, que les *Annales*, en tant que revue scientifique, n'ont certainement pas ignoré le nazisme des années trente, mais essayé de l'analyser de façon critique avec l'outillage qu'elles possédaient. Malheureusement, cette contribution, que Febvre rappelait encore après la guerre, est tombée dans l'oubli⁸⁶. Mais c'est évidemment dans l'engagement de Marc Bloch, osant passer de la théorie à la pratique et sacrifiant sa vie pour la liberté de son pays, que culmina d'une certaine façon la critique du nazisme telle que les *Annales* l'ont défendue. Et c'est sa mort, et non pas le comportement somme toute «normal», tantôt courageux, tantôt résigné, de Lucien Febvre, qui constitue la véritable énigme qui ne cesse de hanter notre mauvaise conscience de citoyens.

84. Selon le mot de Beaumarchais.
Cf. Pierre Vidal-Naquet :
*Le trait empoisonné. Réflexions
sur l'affaire Jean Moulin*, Paris,
La Découverte, 1993.

85. Lucien Febvre (éd.), «Marc Bloch,
Témoignages...», *op. cit.*, p. 24.

86. Cf. par exemple sa note liminaire
à l'article de Jean Sigmant, «En lisant
les revues allemandes», *Annales E.S.C.*,
t. 5, 1950, p. 278.